



«Tables-Pershing» avec lampe.

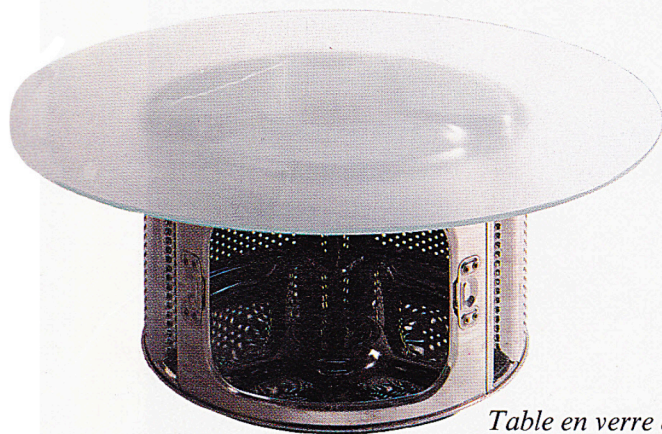


Table en verre dépoli sur tambour de machine à laver.

HERBERT JAKOB WEINAND

«Je n'ai jamais vu une fusée de ma vie. Seule l'esthétique m'intéresse.»



«Bar coffre-fort».

catalogue de l'exposition de Dusseldorf: un chariot de supermarché transformé en siège domestique et signé Stiletto, alias Frank Schreiner. Sacré à vingt-six ans vedette du «nouveau design allemand», Stiletto n'en a pas moins dû s'y reprendre à trois fois pour entrer à l'École d'art de Berlin: les examinateurs le trouvaient trop farfelu. Aujourd'hui, l'étudiant terrible partage son temps entre l'école, qu'il juge «complètement dépassée» parce qu'«on n'y forme que des chômeurs», et ses activités de concepteur indépendant. «Consumer's rest» s'est déjà vendu à douze exemplaires, un record pour ce genre de meuble, pas exactement conçu pour séduire les masses.

Une centaine de créateurs explorent en ce moment en RFA de nouvelles voies dans le même esprit que Stiletto. Mais les membres du «groupe» ne se connaissent pas forcément, ne se réunissent pas pour élaborer des manifestes. Christian Borngräber: «C'est un mouvement qui ne se pose pas de questions, qui n'a pas besoin de théories, qui ne discute pas. Mais qui produit avec une ténacité et une frénésie telles que nous n'en avons plus connues depuis les années 20.» Le phénomène rappelle – par son côté explosif, par sa soudaine ampleur et son intransigeance – la montée des jeunes fauves dans la peinture allemande du début des années 70.

Déjà, les directeurs de musées de Rotterdam, de Paris, de Milan affluent à Berlin, dans les greniers et les vieux appartements de Kreuzberg – le quartier des Turcs, des punks et des artistes marginaux – pour y découvrir avec étonnement ces objets faits de béton, de caoutchouc, de néon, d'aluminium, de fer blanc, ces objets issus des poubelles ou de la production industrielle, transformés en œuvres d'art utilitaires.